

En quoi devrait consister une « philosophie des catastrophes » ? La vie et le monde du sujet humain face à l'événement catastrophique

Florian Choquet*

Résumé

Dans cet article, nous tentons d'élaborer une compréhension philosophique du phénomène de catastrophe. Notre hypothèse initiale consiste à considérer qu'un événement n'est catastrophique qu'en vertu des conséquences qu'il engendre vis-à-vis du sujet qui l'expérimente, à savoir l'être humain. Cela nous mène à défendre l'idée selon laquelle une véritable compréhension du phénomène de catastrophe doit passer par une explicitation des caractéristiques fondamentales du sujet humain, ainsi que de la manière dont elles sont affectées par l'événement catastrophique. Pour ce faire, nous entreprenons de décrire l'être humain à travers l'exploration de la signification des concepts de vie et de monde à travers les différents niveaux d'organisation qui définissent son fonctionnement : l'échelle biologique, l'échelle cognitive, et l'échelle socioculturelle.

Introduction

Alors que nous entamons la troisième décennie du 21^e siècle, les manifestations du réchauffement climatique se font de plus en plus tangibles, forçant les populations concernées à une prise de

* L'auteur est étudiant à la maîtrise en philosophie (Université du Québec à Montréal)

conscience aussi douloureuse que tardive. Les modifications importantes que le système Terre est en train de subir ont et auront pour conséquence majeure la démultiplication de ces événements géologiques, météorologiques et écosystémiques de grande ampleur que nous appelons les catastrophes naturelles. L'inquiétude grandissante face à cette menace imminente n'a pas manqué d'entraîner une explosion du récit catastrophique dans le discours médiatique contemporain. L'extrême popularité des films catastrophes reflète sans aucun doute la fascination de longue date que les êtres humains entretiennent envers le pouvoir destructeur de la nature, ainsi que les enjeux de survie qui en découlent. Nous pensons que cet intérêt profond cache une dimension supplémentaire, qu'il possède une fonction : penser la catastrophe, c'est s'y préparer, pour la surmonter.

C'est ici que le philosophe peut s'immiscer et s'emparer de la question. En effet, si nous devons penser les catastrophes, encore faut-il le faire correctement, et face à la pléthore de visions catastrophiques qui inondent l'imaginaire collectif contemporain, le besoin se fait sentir pour une approche rigoureuse de la question. Ceci étant dit, une fois le rôle central du philosophe solidifié, nous sommes laissés avec la problématique suivante : en quoi devrait consister une « philosophie des catastrophes » ? La question posée ici comporte deux éléments : la philosophie, et les catastrophes. Alors que le développement d'une compréhension du phénomène de catastrophe correspond à l'objectif même de la question posée, une définition minimale de ce qu'est la philosophie est un préalable à tout questionnement philosophique. Partons de la définition la plus simple que nous avons pu trouver : « La philosophie n'est pas une science, ni même une connaissance (ce n'est pas un savoir de plus, c'est une réflexion sur les savoirs disponibles)¹ ». Depuis l'avènement de la méthode scientifique moderne, une grande partie de la philosophie s'est orientée vers la philosophie des sciences, qui consiste en un travail de réflexion ontologique, épistémologique et conceptuel portant sur la connaissance scientifique. Dans notre essai, nous allons tenter d'illustrer la manière dont cette démarche méthodologique, à travers l'intégration des connaissances provenant de diverses

¹ Comte-Sponville, A. (2013), *Dictionnaire philosophique*.

disciplines scientifiques, peut permettre de développer une compréhension approfondie de ces phénomènes que nous appelons les catastrophes.

La notion de catastrophe

Du latin *catastrophā*, lui-même du grec ancien *katastrōphē* (« renversement »), le terme français de catastrophe est communément défini comme un événement soudain qui, bouleversant le cours des choses, amène la destruction, la ruine, la mort. Malgré sa relative équivocité, et quelle que soit la définition précise qu'on lui donne, le terme de catastrophe renvoie toujours à un événement qui a des conséquences négatives profondes pour le ou les sujet(s) qui en sont victime(s). En effet, la catastrophe est représentée selon la perspective d'un sujet qui l'expérimente. Cela nous amène à la relativité de la notion de catastrophe : un événement n'est catastrophique qu'en vertu des conséquences qu'il a sur l'individu ou la population qu'il affecte, et qui sont perçues comme dévastatrices pour leur existence et/ou leur mode de vie. En d'autres termes, il n'y a pas de catastrophe « en soi ». Ainsi, si nous voulons comprendre ce qu'est une catastrophe, il nous faut comprendre les individus qui les vivent et les perçoivent comme telles. Cette compréhension passe par une explicitation des caractéristiques fondamentales de leur existence et de leur mode de vie qui sont mises en danger par l'événement catastrophique.

Une autre conception centrale de la notion de catastrophe renvoie à l'idée de « fin du monde ». Conformément à cela, une catastrophe est majoritairement (bien que pas toujours) conçue comme la survenue d'un état de fait appartenant au monde et qui affecte le(s) sujet(s) de l'extérieur. En effet, il est vrai que sur le plan expérientiel, une catastrophe est vécue comme une altérité qui provoque une détresse profonde chez le sujet qui en est la victime. Les descriptions d'événements catastrophiques se concentrent souvent sur les dommages faits au milieu de vie de leurs victimes, et qui affectent ces dernières en les empêchant de trouver dans ce milieu les ressources dont leur existence et/ou leur mode de vie dépend.

Dans ce contexte, le sens de l'expression de « fin du monde » renvoie à une signification particulière du concept de monde qui est empreinte de la même relativité que la notion de catastrophe. En effet, nous parlons ici du monde dans le sens de l'espace total dans lequel se déroule la vie d'un sujet humain. Cette définition implique il n'y a de monde que pour un sujet qui l'habite, et c'est de la fin de ce monde dont il est question dans le cas d'un phénomène catastrophique. Si l'on accepte cette définition du concept de monde, l'idée de fin du monde présente alors une double signification qu'il nous faut expliciter, composée d'un sens fort et d'un sens faible.

La fin du monde au sens fort du terme correspond à l'idée d'une fin totale, absolue et définitive du monde dont dépend l'existence du sujet. Cette fin du monde au sens fort du terme implique par conséquent la fin de la vie du sujet, qui ne peut persister sans un monde dans lequel se dérouler. La fin du monde au sens faible du terme correspond à la fin du monde tel qu'il est, c'est-à-dire à la « fin *d'un* monde ». Cette conception implique que le monde ainsi perdu puisse être remplacé par un autre, différent, transformé. Dans ces circonstances, la vie du sujet peut persister, mais au prix d'une modification significative : ce n'est plus la même vie qui est vécue, mais une autre, différente.

Le travail réalisé jusqu'à présent nous permet de définir une catastrophe comme un événement qui tend à mener le sujet qui en est la victime à la fois vers la fin de sa vie (disparition individuelle ou extinction collective) et la fin de son monde. Cette analyse nous indique que le développement d'une compréhension adéquate de ce qu'est une catastrophe devra passer par une explicitation des concepts de vie et de monde, et de leur interdépendance fondamentale. Comme les victimes d'une catastrophe (qui nous intéressent) appartiennent généralement à l'espèce humaine, il nous faut déterminer les caractéristiques fondamentales de la vie humaine, ainsi que de la notion de monde qui lui est associée, et ce afin de comprendre comment un événement catastrophique peut les compromettre. L'être humain est avant tout un être vivant, un agent cognitif, et un agent socio-culturel, et c'est donc selon ces trois niveaux ontologiques fondamentaux que sont les échelles biologiques, cognitives, et socio-culturelles du fonctionnement humain que nous allons décliner notre investigation du phénomène de catastrophe.

Qu'est-ce qu'une catastrophe pour un être vivant ?

La vie au sens biologique du terme

Dans leur ouvrage de 1980 intitulé *Autopoiesis and Cognition : the Realization of the Living*, Humberto Maturana et Francisco Varela proposent ce qu'ils considèrent comme une définition nécessaire et suffisante de ce qu'est un être vivant². En partant de la théorie des systèmes, ils posent la prémisse selon laquelle l'unité de base de la vie au sens biologique du terme, l'organisme, doit être comprise comme une catégorie particulière de système physique : les systèmes vivants. Ils associent cela à une approche mécaniste qui stipule que l'explication d'un phénomène doit montrer comment celui-ci est généré à partir des interactions entre les éléments qui le composent. La combinaison de ces deux perspectives les amène à considérer un système vivant comme une machine : un système qui est fait de relations entre les éléments qui le composent, et qui tire son unité des processus mis en place à travers ces relations. Une machine (ou un système) peut-être décrite selon deux aspects fondamentaux : son organisation et sa structure. L'organisation d'une machine correspond à l'ensemble des relations qui définissent la machine en tant qu'unité, et déterminent les dynamiques des interactions et des transformations qu'elle peut subir sans perdre cette unité. La structure d'une machine correspond quant à elle à la manière spécifique dont les relations qui s'opèrent entre les éléments s'instancient en une machine concrète.

Maturana et Varela affirment que le développement d'une véritable compréhension de ces machines particulières que sont les systèmes vivants doit passer par une explicitation de leur fonctionnement, de telle manière que les différentes formes structurelles (individuelles) qu'elles peuvent prendre apparaissent comme une conséquence de leur organisation (commune). C'est pour accomplir cette tâche qu'ils développent le concept d'*autopoïèse*, à travers lequel ils entendent spécifier le type d'organisation particulière qui caractérise l'ensemble des systèmes vivants. Le néologisme d'autopoïèse vient du grec, le préfixe *auto* signifiant « soi-même », et le suffixe *poièsis* signifiant « production » ou « création ». Il y a deux

² Maturana, H. R. et F. J. Varela (1980), *Autopoiesis and cognition*.

conditions organisationnelles pour qu'un système soit considéré comme autopoïétique.

L'autoproduction : une machine autopoïétique génère et spécifie sa propre organisation à travers son opération en tant que système de production de ses propres composantes. En effet, l'organisation d'une machine autopoïétique correspond à un réseau de processus de production des éléments qui composent la machine elle-même. À travers leurs interactions et leurs transformations, ces éléments régénèrent et réalisent continuellement le réseau de processus (relations) qui les produisent eux-mêmes. Ainsi, les systèmes vivants sont des machines autocréatrices : elles transforment la matière en « elles-mêmes » de telle manière que le produit de leur opération est leur propre organisation.

L'auto-distinction : une machine autopoïétique, de par la cohérence interne des processus qui définissent son organisation, se maintient activement en tant qu'unité et se différencie ainsi de son environnement physique. Les éléments qui la composent constituent la machine en tant qu'unité concrète, et ce en spécifiant le domaine topologique de sa réalisation en tant que réseau. Autrement dit, un système vivant possède une limite claire qui le différencie de son environnement.

La définition du vivant proposée par le concept d'autopoïèse pourrait se résumer ainsi : la vie au sens biologique du terme correspond au processus à travers lequel un être vivant maintient lui-même l'organisation qui le définit à travers le temps, et ce en produisant lui-même les composantes dont dépendent les relations qui définissent cette organisation. D'un point de vue métaphysique, cette définition du vivant repose sur une ontologie des processus : la vie au sens biologique du terme est définie comme un ensemble de processus et d'activités. Cela est manifeste dans la définition de la mort qui peut être dérivée de la définition autopoïétique du vivant. En effet, dans ce contexte, la mort peut être définie comme l'interruption des processus qui sous-tendent l'organisation d'un système vivant, ce qui résulterait en la désintégration de ce dernier, c'est-à-dire en la perte de la capacité autopoïétique. Maintenant que nous avons à notre disposition une définition de la vie (et de la mort) au sens biologique du terme, il nous reste à expliciter la notion de monde qui lui est associée.

Le monde au sens biologique du terme

La condition d'auto-distinction d'un système autopoïétique nous indique qu'un système vivant doit être clairement différencié de son environnement physique. Cependant, le système vivant n'est pas isolé de l'environnement, il en fait partie et dépend de lui pour les ressources métaboliques nécessaires au maintien de son organisation. La propriété qui fait qu'un organisme est intégré à son environnement tout en maintenant son individualité est appelée l'indépendance conditionnelle des systèmes vivants. Un organisme est délimité par ce que l'on appelle une clôture opérationnelle, qui lui permet de commercer efficacement avec son environnement, en faisant entrer à l'intérieur du système les éléments nécessaires à sa survie, et en maintenant à l'extérieur ceux qui mettraient en danger son organisation. En biologie, l'environnement est défini comme l'ensemble des éléments (biotiques ou abiotiques) qui entourent un individu ou une espèce et dont certains contribuent directement à subvenir à ses besoins. L'écologie, la branche de la biologie dédiée à l'étude des êtres vivants dans leur milieu ainsi que de leurs interactions, utilise le concept de niche écologique qui traduit à la fois : (a) la « position » occupée par un organisme, une population, ou une espèce dans un écosystème ; et (b) la somme des conditions nécessaires à une population viable de cet organisme³.

Quelle que soit la forme terminologique ou théorique particulière qu'on lui donne, le concept d'environnement apparaît comme étant relatif à celui de vie : il est défini précisément en fonction du rôle qu'il joue pour un système vivant donné, que ce soit à l'échelle de l'organisme individuel ou à celle de l'espèce à laquelle il appartient. Pour clarifier la question de l'interdépendance des concepts de vie et d'environnement, les travaux du biologiste allemand Jakob Johann von Uexküll sont particulièrement pertinents. Au début du XX^e siècle, il a développé le concept d'*Umwelt*, qui est habituellement traduit simplement par « environnement », bien que la littérature en biologie et en philosophie utilise souvent le terme « environnement-monde », qui a l'avantage de préserver la richesse sémantique de l'allemand : *Um-welt* signifie littéralement « le monde autour », le

³ (29 octobre 2019), « Niche écologique ».

monde dans lequel le sujet est placé immédiatement et sans réflexion⁴. L'*Umwelt* peut être défini comme le monde perceptuel dans lequel un organisme existe et agit en tant que sujet. Von Uexküll adopte l'idée selon laquelle l'organisme et l'environnement forment un système unitaire, et confère à l'organisation de ce système animal-environnement le statut d'entité ontologique à part entière. Dans ce contexte, il défend, à travers le concept d'*Umwelt*, la thèse selon laquelle chaque forme de vie possède son propre monde, caractérisé par un mode d'expérience, un cadre de référence subjectif spécifique.

L'exemple phare développé par von Uexküll est celui de la tique, un insecte parasitaire qui se nourrit du sang des mammifères. En effet, contrairement aux grands singes (dont l'espèce humaine fait partie) pour qui la vision constitue leur spécialité, la tique ne possède pas de système visuel (ni auditif d'ailleurs), et doit donc se reposer sur d'autres modalités sensorielles pour interagir avec son environnement. Nous pouvons nous imaginer le monde de la tique en explicitant le processus à travers lequel elle s'adapte à son environnement : à l'aide de sa peau qui est dotée d'une bonne sensibilité à la lumière, la tique est capable de s'orienter afin de grimper sur un promontoire suffisamment élevé (une feuille le plus souvent) pour qu'elle puisse se trouver au-dessus de son hôte potentiel. Lorsqu'un mammifère passe en dessous d'elle, elle est capable de capter, grâce à son odorat très développé, l'odeur de l'acide butyrique sécrété par ses glandes sébacées, ce qui la mène à lâcher prise et à se laisser tomber sur sa proie. Une fois atterrie, un organe spécialisé lui permet de déterminer si la température de l'environnement où elle se trouve correspond bien à un mammifère. Si c'est le cas, elle se sert alors de son toucher pour trouver un endroit suffisamment peu poilu pour qu'elle puisse s'y implanter et commencer à se nourrir du sang de son hôte.

Le champ de recherches ouvert par les travaux de von Uexküll fut baptisé biosémiotique, et ce car il théorise que l'environnement-monde propre à un organisme est composé d'un ensemble de signes qui le renvoient aux éléments et aux relations pertinentes pour la perpétuation de son organisation, et donc vers le maintien du mode de vie particulier qu'il incarne. Cette perspective nous permet de

⁴ Brentari, C. (2015), *Jakob von Uexküll*.

En quoi devrait consister une « philosophie des catastrophes » ?
La vie et le monde du sujet humain face à l'événement catastrophique

comprendre que deux organismes appartenant à des espèces différentes puissent vivre dans le même écosystème et avoir deux niches écologiques différentes, deux environnement-mondes différents. En effet, leurs organisations respectives se couplent à différents aspects concrets d'un même environnement physique : leurs expériences perceptuelles ne comportent pas les mêmes objets, et leurs actions ne visent pas ces objets de la même manière, car ils ne partagent pas les mêmes buts.

Si nous prenons le cas de la tique et du mammifère, un sanglier par exemple, qu'elle aurait choisi pour hôte, il est aisé de réaliser à quel point leurs mondes sont radicalement différents, et ce malgré le fait qu'ils vivent dans la même forêt. Le monde de la tique est composé de significations qui émergent d'une sensibilité aigüe à la chaleur et aux odeurs, elle ressent la lumière du soleil sur sa peau et perçoit l'odeur de l'acide butyrique, et c'est grâce à ces indices qu'elle est capable de s'orienter et d'accomplir efficacement les tâches qui lui permettent de remplir ses besoins et de se maintenir en vie. Le sanglier vit quant-à-lui dans un monde probablement beaucoup plus proche du nôtre. Il s'oriente dans l'espace à l'aide de la vision et possède une ouïe lui permettant de communiquer avec ses pairs et de détecter des prédateurs potentiels. Pour lui, l'expérience d'une sensation aussi spécifique que la température exacte de la surface épidermique d'un mammifère est aussi inaccessible que ne l'est, pour la tique, la perception visuelle d'un champignon. L'idée selon laquelle l'organisation et le mode de vie d'un organisme particulier s'imbriquent au sein d'une niche écologique spécifique est exprimée à travers le concept de couplage structurel. Cette notion renvoie à l'environnement au sens de ce qui entoure, et elle signifie que l'organisme individuel s'emboîte dans un socle environnemental qui est défini par les éléments pertinents à la réalisation du mode de vie qu'il incarne, à la manière d'une pièce individuelle dans un puzzle.

En résumé, nous pouvons définir le monde au sens biologique du terme comme l'extension nécessaire de l'organisation d'un système vivant au sein de l'environnement physique dont il émerge et dépend, et qu'il expérimente comme un univers de signification à travers lequel il réalise le processus d'auto-génération qui le maintient en vie.

La catastrophe au sens biologique du terme

Le travail réalisé jusqu'à présent sur les notions de vie et de monde au sens biologique du terme nous permet de développer maintenant une formulation de ce en quoi peut consister le phénomène de catastrophe à cette échelle de réalité. Tel que déterminé précédemment, un événement n'est conçu comme catastrophique qu'en vertu des conséquences négatives qu'il engendre sur la vie et le monde du sujet qui en est victime. À l'échelle biologique du fonctionnement humain, ce sujet est un être vivant, et la vie de ce dernier est caractérisée par un processus de génération et de maintien de l'organisation qui le définit. Le monde de ce sujet est une extension du mode de vie qui émerge de cette organisation, et il est composé d'un réseau perceptuel de significations à travers lequel il met en place les actions nécessaires au maintien de son existence en tant qu'être vivant.

Dans ce contexte, une catastrophe peut être définie comme tout événement dont les conséquences mènent à la fragilisation ou à la destruction de l'organisation sur laquelle repose l'existence d'un être vivant. Selon la perspective de la biosémiotique, nous pourrions dire qu'une catastrophe conduit à une dissolution du réseau de significations sur lequel reposait le mode de vie de cet être vivant, ce qui revient concrètement à une dissolution du monde qui lui est propre. Un tel événement peut tout à fait être endogène à l'être vivant, et consister en une dysfonction interne du processus d'auto-organisation de l'organisme : un phénomène auquel on réfère communément à travers le terme de maladie. Dans le cas de notre tique, une catastrophe endogène pourrait consister en une dysfonction de son organe olfactif, ne lui permettant plus de détecter adéquatement l'acide butyrique, ce qui compromettrait grandement sa capacité à trouver un hôte et à se nourrir. Cependant, une catastrophe est le plus souvent conçue comme un événement exogène, qui entraîne une modification brutale de l'environnement physique d'un organisme de telle manière qu'il ne puisse plus y trouver les éléments nécessaires afin de perpétuer le mode de vie sans lequel son existence en tant qu'être vivant est mise en danger. Dans le cas de notre tique, une catastrophe exogène pourrait consister en la disparition, dans l'écosystème dans lequel elle vit, d'une certaine espèce de mammifères

En quoi devrait consister une « philosophie des catastrophes » ?
La vie et le monde du sujet humain face à l'événement catastrophique

qui constituait son hôte privilégié (dans le cas des sangliers, la chasse intensive pourrait expliquer cette disparition).

Comme nous pouvons le constater, une catastrophe au sens biologique correspond à un événement qui compromet le mode d'existence d'un être vivant en affectant profondément son monde. Autrement dit, un être vivant ne peut exister sans son monde, qui est l'interface charnière à partir de laquelle il se maintient en vie : s'en prendre à son monde, c'est s'en prendre à lui, à son existence même.

Qu'est-ce qu'une catastrophe pour un agent cognitif ?

La vie au sens cognitif du terme

Francisco Varela, l'un des co-créateurs du concept d'autopoïèse, a poursuivi ses travaux pour proposer dans les années 1990 une théorie de la cognition qui est devenue aujourd'hui l'une des approches philosophiques les plus influentes dans le champ des neurosciences cognitives : l'énactivisme⁵. En droite ligne avec l'approche systémique et la pensée émergentiste que nous avons exploré jusqu'à présent, l'énactivisme est le résultat d'une synthèse entre la phénoménologie merleau-pontienne, les sciences cognitives, et la philosophie de l'esprit bouddhiste. L'énactivisme tire son nom du concept d'énaction dont la définition se décline en deux volets : il renvoie (a) au processus à travers lequel un monde émerge à partir de l'interaction (couplage structurel) entre un agent incarné (un être vivant) et son environnement ; et (b) à l'étude de la manière dont un agent perceptuel adapte ses actions en fonction des exigences de la situation dans laquelle il se trouve. L'énactivisme défend deux thèses principales. La première est que la cognition est le nom d'une propriété organisationnelle qui émerge de l'interaction dynamique entre un organisme actif et son environnement. La seconde est que le monde est le nom de l'ensemble de significations qui est généré par un agent cognitif à travers la mise en acte de ses capacités dans l'interaction avec son environnement.

L'approche énative de la cognition est continuiste en ce qu'elle affirme que « l'esprit » n'est pas le propre de l'être humain, et que

⁵ Varela, F. J. *et al.* (2000), *The embodied mind*.

n'importe quel être vivant capable de perception et d'action peut être considéré comme un agent cognitif à part entière. De ce fait, ce sont surtout les animaux (ce qui comprend les êtres humains) qui sont visés par les théories énaïtives de la cognition, puisque ce sont les êtres vivants présentant les formes d'organisation perceptuelles et comportementales les plus élaborées. C'est précisément ce phénomène de complexification de l'organisation d'un être vivant et de son mode de vie qui sous-tend la modification qualitative qui lui permet d'acquiescer le statut d'agent cognitif. À travers la complexification conjointe de son activité perceptuelle et de ses interactions avec son environnement, un être vivant développe un nouveau niveau d'organisation qui se caractérise par la co-émergence : (a) d'un monde enrichi par de nouveaux objets et de nouvelles opportunités d'actions ; et (b) d'une nouvelle forme d'agentivité qui lui permet d'exister dans ce monde en ajoutant une nouvelle dimension à son mode de vie.

Le monde au sens cognitif du terme

Afin de bien saisir comment se constitue le monde d'un agent cognitif, il nous sera utile de faire usage du paradigme de la psychologie écologique, et en particulier du concept d'affordance développé par James J. Gibson⁶. La psychologie écologique peut être définie comme une approche de la cognition qui se focalise sur l'étude de la perception et de l'action comme deux phénomènes fondamentalement interdépendants et inséparables, et qui affirme que la compréhension du comportement d'un être vivant doit nécessairement passer par une analyse de l'environnement dans lequel il s'inscrit. Les « affordances » correspondent aux possibilités d'actions qui sont fournies à un être vivant par son environnement, et qu'il peut actualiser grâce à ses habiletés. Les affordances doivent toujours être comprises dans le contexte d'une niche écologique, qui implique la forme de vie particulière d'un être vivant donné. Une forme de vie est une certaine sorte d'animal avec un certain mode de vie et une certaine niche écologique⁷. La notion wittgensteinienne de forme de vie est utile car elle peut à la fois renvoyer à des pratiques

⁶ Gibson, J. J. (2015), *The Ecological Approach to Visual Perception*.

⁷ Wittgenstein, L. (1968), *Philosophical investigations*.

En quoi devrait consister une « philosophie des catastrophes » ?
La vie et le monde du sujet humain face à l'événement catastrophique

socioculturelles et à des espèces biologiques. Une forme de vie ou une pratique socioculturelle se manifeste à travers des régularités comportementales relativement stables et générées par les activités coordonnées de plusieurs individus à travers le temps. Ainsi, une affordance est définie comme la relation entre (a) un aspect de l'environnement et (b) une habileté *disponible dans une forme de vie*⁸.

Selon Gibson, le rapport animal-environnement capturé par le concept d'affordance doit être compris comme une relation épistémique : il existe dans l'environnement des informations qui peuvent être perçues et exploitées par une forme de vie possédant les capacités cognitives adéquates. Dans ce contexte, il nous est possible de fournir une définition conjointe des concepts de vie et de monde en leur sens cognitif, ce qui étaye notre thèse selon laquelle ces deux notions sont fondamentalement interdépendantes. Ce qui fait la spécificité de la forme de vie d'un agent cognitif, c'est la diversité et la sophistication de ses habiletés, qui lui permettent de vivre dans un paysage d'affordances particulièrement riche et complexe qu'il est capable de percevoir et d'exploiter de manière dynamique et simultanée⁹. Ainsi, le monde d'un agent cognitif peut être défini comme étant composé d'un riche paysage d'affordances qui lui sont rendues accessibles de par les habiletés complexes qui définissent sa forme de vie. La vie au sens cognitif du terme correspond à l'enrichissement de la forme de vie d'un organisme, ce qui revient plus précisément à la complexification des activités perceptuelles et comportementales à travers lesquelles il interagit avec son environnement.

La catastrophe au sens cognitif du terme

Dans son ouvrage intitulé *La Structure de l'organisme*, considéré comme l'une des œuvres pionnières de la neuropsychologie moderne, le biologiste et psychiatre allemand Kurt Goldstein nous offre un changement de perspective sur le phénomène de catastrophe¹⁰. En directe continuité avec l'idée selon laquelle le monde d'un agent

⁸ Bruin, L. de et al. (dir.) (2018), *The Oxford Handbook of 4E Cognition*.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ Goldstein, K. (2000), *The organism*.

cognitif est une extension de son organisation constituée des potentialités offertes par les habiletés comprises dans sa forme de vie, Goldstein utilise l'adjectif « catastrophique », non pas pour décrire la nature d'un événement externe subi par un organisme, mais pour qualifier le comportement de ce dernier en réaction à cet événement.

Pour comprendre la position de Goldstein, il nous faut aménager un certain contexte conceptuel. La notion de comportement telle qu'utilisée par Goldstein doit être comprise dans l'horizon du concept biologique d'adaptation, qui est défini de manière générale comme *l'ajustement fonctionnel de l'être vivant au milieu*, et qui nous permet de comprendre comment les systèmes vivants modifient graduellement leur organisation afin de persister face aux modifications constantes de leur environnement¹¹. Le terme « milieu » utilisé par Goldstein peut être considéré comme l'équivalent conceptuel de la notion de niche écologique, et sa polysémie illustre bien l'idée d'une relation ou d'une rencontre entre les habiletés d'un organisme et les opportunités fournies par son environnement (c. f. affordances).

Goldstein conçoit le processus d'adaptation d'un organisme à son milieu de vie comme une série d'épreuves à travers lesquelles il doit maintenir l'adéquation entre ses actions et la situation environnementale dans laquelle il se trouve. Cette adéquation est ici estimée à travers l'évaluation de la « réactivité » de l'individu, c'est-à-dire selon le niveau de performance des réponses qu'il déploie en réaction aux situations qu'il rencontre dans son environnement. Dans ce contexte, Goldstein affirme que le comportement d'un organisme peut être divisé en deux classes objectivement différenciables, qui correspondent à deux catégories de situations caractérisées par deux types de relations entre un sujet et son monde :

Les comportements « ordonnés » : dans cette situation, les performances de l'organisme sont efficaces, ses réponses apparaissent comme constantes, adéquates à son espèce et à sa forme de vie, ainsi qu'aux circonstances environnementales en vigueur. Dans cette situation, l'expérience de l'individu se caractérise par un sentiment de bien-être, de bien fonctionner, de ne pas subir de contraintes, d'être ajusté au monde, d'être satisfait. Dans une telle situation, le déroulement du comportement possède un ordre défini, une structure

¹¹ (26 mars 2019), « Adaptation ».

En quoi devrait consister une « philosophie des catastrophes » ?
La vie et le monde du sujet humain face à l'événement catastrophique

totale dans laquelle tous les facteurs organismiques impliqués – des processus physico-chimiques jusqu'aux processus somatiques et mentaux – participent d'une manière appropriée à la performance en question. Les comportements ordonnés correspondent au critère de la condition normale d'un organisme, et c'est à partir de leur observation que nous nous formons notre conception de la forme de vie particulière qu'il incarne. Lors de la mise en acte d'un comportement ordonné, si nous arrêtons par abstraction le cours du temps, alors l'individu pourrait nous apparaître comme étant parfaitement imbriqué dans un monde dans lequel il est parfaitement adapté, comme une statue dans son moule.

Les comportements « désordonnés » ou « catastrophiques » : dans cette situation, les réactions de l'organisme sont non seulement inadéquates, mais aussi désordonnées, inconstantes, inconsistantes, et résultant d'un choc physique et mental. Dans cette situation, l'individu se sent contraint, secoué et vacillant. Il expérimente un choc affectant non seulement sa propre personne, mais aussi le monde qui l'entoure. Il est dans cette condition que nous appelons habituellement l'anxiété. Une réponse catastrophique correspond à la réaction désespérée d'un individu face à une situation face à laquelle il est démuné, car aucune des habiletés offertes par la forme de vie qu'il incarne ne sont adaptées pour répondre aux exigences posées par son environnement. Lors de la mise en acte d'un comportement catastrophique, si nous arrêtons par abstraction le cours du temps, nous pourrions nous apercevoir d'une discordance fondamentale entre l'individu et son monde.

Selon Goldstein, les situations catastrophiques sont des composantes normales du déroulement de l'existence d'un être vivant, et c'est la capacité à s'adapter aux changements de son milieu en modifiant sa forme de vie afin de les surmonter, et ainsi retourner vers un comportement ordonné, qui est le marqueur de la santé d'un agent cognitif. Les chocs catastrophiques, c'est-à-dire les traumatismes de l'existence, émergent lorsque l'organisme se confronte à l'environnement dans sa négociation productive avec lui. Ils signifient autant un ébranlement du monde que de l'organisme lui-même. Ils représentent un déséquilibre qui doit être surmonté si l'organisme veut conserver son existence. Ce processus d'équilibrage se produit à

travers des ajustements mutuels de l'organisme et de son monde, et est réalisé car l'organisme est capable de trouver son « milieu » dans le monde.

Prenons par exemple le cas d'un individu qui se trouverait amputé de son bras droit à la suite d'un accident de voiture. Cet événement catastrophique exogène va demander des changements conséquents dans le mode de vie de la personne concernée, ainsi que des modifications significatives de son environnement. Dans un premier temps, la personne va se retrouver confrontée à un ensemble de situations difficiles qui la mettrons très certainement en difficulté et entraînerons chez elle l'apparition de comportements désordonnés. Certaines activités quotidiennes qu'elle avait l'habitude de réaliser à l'aide de ses deux bras, comme s'habiller ou conduire, devront être réappries, et nécessiterons peut-être l'aide d'un environnement aménagé (une voiture spéciale par exemple). Si cette personne se trouve être un artisan, un ébéniste par exemple, il est fort probable qu'elle ne puisse plus pratiquer son métier et doive passer à travers une difficile démarche de reconversion professionnelle. La perte des habiletés qui reposaient sur la possession de deux membres supérieurs vont donc contraindre cet individu à en développer de nouvelles afin d'engager de nouveaux aspects de son environnement afin de continuer à s'y adapter efficacement. Ce processus aura pour conséquence la transformation radicale de sa forme de vie et de son monde.

Ainsi, un événement catastrophique n'est pas simplement le propre d'un sujet ou de son environnement. L'être-en-catastrophe correspond à la désynchronisation d'un sujet et de son monde. Le concept de défaut employé par Goldstein, et défini comme l'absence, le manque ou l'insuffisance de ce qui serait nécessaire, est particulièrement pertinent pour saisir la conception relationnelle de la catastrophe proposée ici : il s'agit d'un événement qui cause un défaut dans le rapport entre un sujet et son monde. Que la cause de ce défaut se trouve dans l'absence d'une habileté chez le sujet (maladie) ou bien d'une opportunité dans l'environnement, le résultat est le même, la vie et le monde de l'individu s'en trouvent tous deux amoindris, voir même menacés dans leur existence. Prenons l'exemple d'un passionné de littérature pour qui la lecture constitue à la fois l'activité principale et la source de satisfaction première,

définissant ainsi en grande partie son mode de vie ainsi que le monde dans lequel il vit. Dans ce contexte, tout événement entraînant chez cet individu la perte de la possibilité de lire constituerait l'exemple parfait de catastrophe. Que cette personne perde soudainement la vue à la suite d'un tragique accident, ou qu'elle soit incarcérée et se trouve privée d'accès à tout livre pour le restant de ses jours, le résultat sera le même : elle sera incapable d'actualiser l'habileté qui constituait auparavant le cœur de sa vie et de son monde.

Nous pouvons maintenant offrir une définition du phénomène de catastrophe à l'échelle cognitive du fonctionnement humain. Une catastrophe est un événement qui cause la désynchronisation de la forme de vie d'un individu et des conditions de vie offertes par son environnement. Cette définition offre la possibilité d'une gradation dans le caractère catastrophique d'un événement. En effet, si l'on ne prend en compte que les instances qui correspondent au sens fort du terme de catastrophe tel que défini au début de notre essai, deux situations différentes émergent. Un événement cause une discordance importante entre la forme de vie d'un sujet et les conditions de vie offertes par son environnement :

La discordance est surmontable : au moyen d'une modification significative de sa forme de vie (développement de nouvelles habiletés) ou de son environnement (migration ou aménagement), le sujet parvient à se maintenir en vie. Cette situation est catastrophique en vertu du fait qu'elle donne lieu à la perte d'une forme de vie particulière (mort) ainsi qu'à une dissolution du monde qui lui était associé (fin du monde), et ce malgré le fait que le sujet ait réussi à *survivre* sous une autre forme et dans un nouveau monde.

La discordance est telle qu'elle est insurmontable : le sujet étant incapable d'opérer une modification suffisante de sa forme de vie ou de son environnement, il perd la vie. Cette situation correspond à la catastrophe au sens le plus fort du terme, car elle met un terme à l'existence du sujet, et signe la disparition définitive de toutes les formes de vies qu'il aurait possiblement pu incarner, de tous les mondes qu'il aurait pu habiter.

À la fin de son ouvrage, Goldstein considère indispensable d'introduire dans son analyse le pouvoir intellectuel, qu'il appelle « l'esprit », comme une caractéristique intrinsèque de la nature

humaine. Il affirme que c'est seulement chez l'homme que la privation des performances essentielles et la limitation du monde caractéristiques d'un événement proprement catastrophique peuvent être mitigés, et ce grâce à sa capacité de supporter l'insuffisance, c'est-à-dire la souffrance. Selon lui, cette capacité est la caractéristique distinctive de la nature humaine et révèle la plus haute forme de vie dans le phénomène de la liberté. En effet, il considère que l'une des caractéristiques fondamentales de la forme de vie humaine correspond à la capacité de prendre le « possible » comme objet de sa cognition : de figer le monde, d'arrêter le cours des choses, se le représenter, et de négocier son rapport au monde à travers cette habileté. Cette capacité proprement humaine de prendre conscience du déroulement de son existence, et de se représenter la projection temporelle de cette dernière en termes des possibilités qui s'offrent à lui, inaugure la dimension existentielle de la vie humaine, qui constitue l'un des domaines centraux de la réflexion philosophique. Pour bien comprendre sur quels fondements repose cette dimension fondamentale de la vie humaine, il nous faut explorer plus en profondeur les particularités de la forme de vie de l'être humain, et c'est à cette fin qu'est dédiée la dernière section de notre essai.

Qu'est-ce qu'une catastrophe pour un agent socio-culturel ?

La vie et le monde au sens socioculturel du terme

Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent à propos de la vie et du monde d'un agent cognitif s'applique bien évidemment à l'être humain. Cependant, l'espèce humaine possède des facultés cognitives uniques qui la distinguent des autres espèces animales, et il nous faut les expliciter si nous voulons comprendre en quoi peut consister une catastrophe relativement à la forme de vie particulière de l'être humain. Parmi ces habiletés, nous n'en retiendrons que deux qui sont particulièrement pertinentes pour le sujet de notre essai : la pensée et le langage.

S'il y a bien une caractéristique qui est communément considérée comme l'attribut définitionnel de l'espèce humaine, c'est la capacité de penser. La pensée peut être définie comme l'ensemble des processus par lesquels l'être humain, au contact de la réalité matérielle

et sociale, élabore des concepts, les relie entre eux et acquiert de nouvelles connaissances. Elle permet aux êtres humains de se représenter, d'interpréter, et de créer un sens vis-à-vis du monde qu'ils expérimentent et de faire des prédictions à propos de ce monde. Ce faisant ils sont capables de créer des outils, de planifier leurs actions et d'anticiper les conséquences de leurs actes afin d'exploiter leur environnement avec une efficacité inégalée, ce qui leur a permis de s'imposer comme la forme de vie dominante au sein de l'écosystème Terre. Autrement dit, la capacité de penser élargit et enrichit énormément le paysage d'affordances accessibles pour un agent cognitif humain, lui permettant de percevoir et d'interagir avec des objets non pas physiques, mais abstraits, ce qui permet l'extension du monde humain vers un domaine mental fondé sur l'imagination. C'est aussi à travers sa capacité de penser qu'un individu humain est capable de se représenter son existence et celle du monde qui l'entoure, de réaliser sa finitude, et de se projeter dans le futur. Ainsi, nous pouvons nous apercevoir que la pensée est le pilier central sur lequel repose l'appréhension du possible décrite par Goldstein dans la section précédente, et qu'elle est en grande partie responsable de l'ouverture du domaine existentiel de la vie humaine.

La pensée a ouvert la possibilité pour l'homme d'élaborer un mode de représentation extrêmement flexible et particulièrement efficace permettant la communication d'idées entre les individus : le langage. Le langage est défini comme la capacité, observée chez tous les êtres humains, d'exprimer leur pensée et de communiquer au moyen d'un système de signes vocaux et éventuellement graphiques (la langue). En philosophie, on renvoie communément à l'aspect langagier du fonctionnement cognitif de l'être humain comme à la dimension symbolique de son existence. En effet, la forme de vie d'un être humain repose sur la manipulation constante de signes langagiers, ce qui correspond à l'émergence d'une agentivité symbolique à partir du niveau cognitif de son organisation. En directe continuité avec la conception bio-sémiotique du monde au sens biologique du terme, le monde d'un agent cognitif humain est composé de significations, au sens littéral du terme cette fois-ci. En effet, le langage a causé la démultiplication des affordances qui composent le monde de l'être humain, en offrant un nombre quasi-

infini de possibilités de se représenter et d'interagir avec un monde contenant une variété toute aussi large d'objets cognitifs.

Les habiletés de l'espèce humaine sont impressionnantes lorsqu'on les compare à celles des autres membres de la famille des grands singes dont elle fait partie. Cela est surprenant lorsque l'on sait que seulement six millions d'années (une période très courte sur le plan évolutionnaire) sépare l'homo sapiens et les autres grands singes de leur ancêtre commun, et que l'homme partage 99 % de son patrimoine génétique avec le chimpanzé qui est son plus proche parent. Dans son ouvrage intitulé *The Cultural Origins of Human Cognition*, Michael Tomasello, l'un des représentants les plus en vue de l'anthropologie cognitive, pose le constat suivant : il n'y a tout simplement pas eu assez de temps pour que le processus d'évolution biologique, impliquant la variation génétique et la sélection naturelle, puisse créer, une par une, chacune des habiletés cognitives que manifestent les humains modernes¹². Mais alors, comment ces habiletés se sont développées ?

En guise de réponse à cette question, Tomasello affirme que l'ensemble des habiletés uniques qui composent la forme de vie de l'espèce humaine reposent sur le développement de la culture. Dans le contexte de l'anthropologie cognitive contemporaine, la culture est définie comme toute forme d'information capable d'affecter le comportement des individus, et que ceux-ci acquièrent via d'autres membres de leur espèce à travers l'enseignement, l'imitation, ou d'autres formes de transmission sociale¹³. La théorie dominante dans ce contexte est celle de l'évolution culturelle, qui est une théorie évolutionnaire selon laquelle une grande partie des facultés cognitives des êtres humains sont apparues, non pas par la modification de leur patrimoine génétique à travers le mécanisme biologique de sélection naturelle, mais par un processus de modification de l'information culturelle à travers l'histoire des sociétés humaines.

Tomasello et ses collaborateurs affirment que le fondement de la culture réside en un ensemble d'habiletés sociocognitives et socio-motivationnelles qu'ils regroupent sous le concept d'« intentionnalité partagée¹⁴ ». L'intentionnalité partagée, parfois appelée intentionnalité

¹² Tomasello, M. (1999), *The cultural origins of human cognition*.

¹³ Richerson, P. J. et R. Boyd (2005), *Not by genes alone*.

¹⁴ Tomasello, M. et M. Carpenter (2007), « Shared intentionality ».

En quoi devrait consister une « philosophie des catastrophes » ?
La vie et le monde du sujet humain face à l'événement catastrophique

du « nous », renvoie aux interactions collaboratives dans lesquelles les participants partagent les mêmes états psychologiques. À la base de cette intentionnalité partagée réside l'attention jointe, une capacité innée unique à l'espèce humaine. Alors que les chimpanzés sont simplement capables de s'imaginer la perspective perceptuelle d'un autre individu, les enfants humains vont plus loin que cela. Avant même leur premier anniversaire, ils ne font pas que de suivre le regard des autres vers des cibles externes et ne cherchent pas seulement à voir ce que les autres voient, ils essaient aussi de partager leur attention avec les autres. De manière importante, l'attention jointe ne correspond pas seulement à deux personnes expérimentant la même chose au même moment, mais il s'agit plutôt de deux personnes qui expérimentent la même chose au même moment *et qui savent toutes les deux que c'est ce qu'ils sont en train de faire*¹⁵. Il s'agit véritablement d'un partage intersubjectif, et cela est critique car cela crée un espace partagé, un terrain d'entente psychologique qui est la base d'une grande partie des comportements humains allant des activités collaboratives avec des buts partagés jusqu'à la communication coopérative. Cette capacité de « lire dans l'esprit des autres » et de partager des expériences avec autrui structure la vie et le monde des êtres humains dont la survie dépend grandement de l'intégration au sein d'un groupe social.

Selon la définition wittgensteinienne des affordances présentée dans la section précédente, ces dernières sont relatives aux habiletés disponibles dans une forme de vie particulière, et cette forme de vie peut renvoyer à la fois à une espèce biologique ou à un ensemble de pratiques socioculturelle. Comme nous sommes capables de le saisir maintenant, l'entièreté du paysage des affordances qui composent le monde de l'Homme moderne reflète les habiletés qui trouvent naissance dans nos pratiques socioculturelles¹⁶. À juste titre, il a été proposé d'appeler ces affordances les « affordances culturelles », et deux mécanismes centraux ont été avancés pour expliquer la manière dont elles sont transmises à travers les dynamiques d'organisation sociale de l'espèce humaine¹⁷.

¹⁵ Moore, C. et P. J. Dunham (dir.) (1995), *Joint attention*.

¹⁶ Bruin, L. de et al. (dir.) (2018), *The Oxford Handbook of 4E Cognition*.

¹⁷ Ramstead, M. J. et al. (2016), « Cultural affordances ».

En se basant sur le concept d'attention jointe, Ramstead *et al.* affirment que le premier de ces mécanismes réside au sein même des pratiques socioculturelles, qui auraient pour effet d'enrôler les individus dans ce qu'ils appellent des « régimes d'attention partagée ». Il s'agit là d'un façonnement de l'activité cognitive individuelle par la direction collective (interpersonnelle) de l'attention sur des objets cognitifs particulier, des « contenus » représentationnels qui composent ce que nous appelons l'environnement culturel. Ainsi le sujet est « entraîné » dans des pratiques collectives au sein desquelles il apprend à utiliser les affordances culturelles qui l'entourent tout en développant simultanément les habiletés cognitives dont elles dépendent. La pratique de la lecture est un bon exemple d'un tel régime d'attention partagée, qui donne accès aux affordances linguistiques dont dépendent une grande partie du mode de vie de l'Homme moderne.

Le deuxième mécanisme consiste en une extension du phénomène biologique de construction de niche, qui est défini comme le processus à travers lequel un organisme modifie activement son environnement – par l'aménagement (transformation) ou la migration (choix) – ce qui peut avoir pour effet de le rendre plus adapté à ce dernier¹⁸. L'exemple classique de construction de niche est celui du castor qui aménage des barrages pour y vivre. Lorsque l'avantage adaptatif occasionné par la construction de niche perdure à travers les générations, on parle d'un héritage écologique. Ramstead *et al.* avancent l'idée selon laquelle les êtres humains sont des experts en construction de niche, et qu'une grande partie de notre paysage d'affordances culturelles est aménagé à travers ce processus. Nous vivons dans des environnements construits qui sont structurés selon des principes organisationnels spécifiques et qui sont peuplés d'objets concrets précisément conçus pour offrir les opportunités d'actions les plus intuitives possibles. Une poignée vous invite à la saisir, un panneau à être lu, une chaise à vous assoir etc.

À partir du travail réalisé jusqu'à maintenant, nous pouvons avancer une définition conjointe de ce en quoi consistent la vie et le monde d'un agent socioculturel. La vie d'un agent socioculturel est composée de la superposition de multiples formes de vies qu'il

¹⁸ (21 octobre 2017), « Construction de niche ».

acquiert à travers son engagement dans les diverses pratiques culturelles qu'il rencontre dans son environnement social. L'agentivité d'un être humain est démultipliée par sa capacité à acquérir une quantité quasi-illimitée d'habiletés cognitives à travers l'apprentissage social : il est un être pensant, un agent linguistique, et sa forme de vie est polymorphe et reste toujours sujette à un potentiel enrichissement. Le monde d'un agent socioculturel est avant tout composé d'autres sujets humains qui lui offrent l'opportunité de partager des expériences communes et de s'engager dans des pratiques collectives. Chaque pratique socioculturelle à laquelle il apprend à participer étend le paysage d'affordances qui composent son monde. Le monde d'un être humain repose aussi sur un environnement construit, aménagé sur des générations, et qui facilite grandement l'actualisation des diverses formes de vie qu'il incarne.

Conclusion : la catastrophe au sens socioculturel du terme

En suivant la montée incrémentielle à travers les différents niveaux du fonctionnement humain, nous avons pu explorer la signification spécifique que prennent les concepts de vie, de monde et de catastrophe au sein de chacune de ces échelles d'organisation. Le travail réalisé dans cet essai a renforcé notre conviction selon laquelle une catastrophe correspond à un événement qui met en danger à la fois la vie et le monde du sujet qui en est la victime, et ce quelle que soit l'échelle de son fonctionnement qui se trouve affectée. À l'échelle biologique, une catastrophe est un événement qui tend à mener vers la mort de l'organisme, le plus souvent à travers la destruction de sa niche écologique. À l'échelle cognitive, une catastrophe est un événement qui, à travers la désynchronisation du sujet et de son monde, tend à mener vers la fin de la forme de vie particulière qu'il incarne. Conformément aux principes de la théorie générale des systèmes, chacune de ces définitions restent en vigueur à l'échelle socioculturelle, qui constitue le niveau d'organisation ultime de ces systèmes vivants et cognitifs que sont les êtres humains.

Premièrement, la dépendance toute particulière des individus humains à la niche écologique aménagée qui leur est fournie par l'environnement social dans lequel ils naissent et se développent

implique que tout événement menant à la destruction de ce milieu de vie artificiel a de fortes chances de prendre des propensions catastrophiques. En effet, la forme de vie de l'Homme moderne inclut rarement les habiletés nécessaires pour survivre dans un environnement naturel, ce qui veut dire que la perte de son environnement aménagé peut facilement mener à la mort biologique d'un individu. L'alimentation est un exemple évident de cet état de fait. Dans l'éventualité de la survenue d'une catastrophe naturelle suffisamment importante pour mettre hors-service les réseaux de distribution alimentaire sur une durée de temps significative, l'individu occidental moyen, incapable de chasser ou de cueillir efficacement, se retrouvera rapidement dans l'impossibilité de subvenir à ses besoins alimentaires.

Deuxièmement, les diverses pratiques qui composent l'échelle socioculturelle de la vie et du monde humain ne sont que des facettes de la forme de vie polymorphe d'un agent cognitif. Cela implique que la définition de la catastrophe au sens cognitif du terme est suffisante pour expliciter ce en quoi consiste un événement catastrophique à l'échelle socioculturelle du fonctionnement humain. Tout événement entraînant un état de fait prolongé au sein duquel un sujet humain se trouve, à travers la discordance entre ses habiletés et les opportunités offertes par son environnement, incapable de prendre part à une pratique essentielle à sa forme de vie, doit pouvoir être considéré comme une catastrophe. Cette définition de la catastrophe s'applique particulièrement bien au cas des génocides culturels, dans lequel une population est contrainte à abandonner son mode de vie par des pressions externes, exercées ici par d'autres humains.

Le cas des Crows, une tribu amérindienne des États-Unis, exemplifie très bien notre propos. Vivant à l'origine dans la vaste vallée de la rivière Yellowstone, les Crows formaient une tribu nomade dont la vie s'organisait principalement autour de la chasse et de la guerre contre des tribus rivales, comprenant principalement les Sioux, les Blackfeet et les Cheyennes. Au 19^e siècle, complètement encerclés et dépassés en nombre par leurs ennemis, les Crows, face à la menace de leur éradication, durent se résoudre à former une alliance avec les blancs d'Amérique aux côtés desquels ils participèrent à la grande guerre contre les Sioux. Tel que brillamment

En quoi devrait consister une « philosophie des catastrophes » ?
La vie et le monde du sujet humain face à l'événement catastrophique

décrit dans les travaux de Jonathan Lear¹⁹, la disparition de leurs ennemis de longue date a certes permis aux Crows de survivre, mais au prix de la perte de l'élément charnière sur lequel reposait tout leur univers culturel : la guerre. En effet, la guerre ne constituait pas chez eux un simple secteur d'activité circonscrit et pratiqué par une caste particulière de la population : elle était le centre de leur vie et de leur monde. Des pratiques culinaires jusqu'aux rituels religieux, toutes leurs activités culturelles étaient organisées autour de la préparation au combat, de la célébration des victoires, et du deuil des êtres chers perdu dans la bataille. Lear documente la manière dont la fin des pratiques guerrières a entraîné une crise identitaire telle que les Crow en ont perdu le sens de la continuité historique de leur existence : « After this, nothing happened²⁰ ».

La constatation du fait que la forme de vie humaine repose sur des pratiques socioculturelles collectives et partagées nous force à tirer la conclusion suivante : l'élément fondamental de la vie et du monde d'un être humain est *autrui*. L'espèce humaine est une espèce sociale : sans un environnement social, ni la survie biologique, ni les formes de vie cognitives spécifiques aux êtres humains ne sont possibles. La perte d'un environnement social au sein duquel s'engager est probablement la catastrophe la plus fondamentale pour un être humain, puisque les catastrophes correspondant à tous les niveaux de son fonctionnement peuvent en découler. En effet, il n'est pas rare que la perte d'un être cher soit considérée et vécue comme une catastrophe. Dans le contexte du réchauffement climatique, la compréhension de l'organisation sociale comme du facteur de résilience le plus important sera de mise afin de nous assurer de pouvoir surmonter la démultiplication des événements météorologiques que l'on appelle les catastrophes naturelles. À partir du moment où nous serons capables de maintenir un lien social solide, nous pourrons développer et maintenir ensemble des pratiques culturelles nous permettant d'adapter notre forme de vie en l'agrémentant des habiletés nécessaires pour faire face aux changements potentiellement hostiles qui vont très certainement survenir dans notre environnement. Selon nous, cette tâche de

¹⁹ Lear, J. (2008), *Radical hope*.

²⁰ *Ibid.*

conservation de notre environnement socio-culturel devra être érigée au rang de priorité ultime, car elle est très certainement le facteur décisif qui fera pencher la balance vers l'une ou l'autre des formes d'événements catastrophique que nous avons explicité dans notre essai : surmontable, ou insurmontable.

Bibliographie

- Brentari, C. (2015), *Jakob von Uexküll: the Discovery of the Umwelt between Biosemiotics and Theoretical Biology*, Dordrecht, Springer Netherlands.
- Bruin, L. de et al. (dir.) (2018), *The Oxford Handbook of 4E Cognition*, Oxford, Oxford University Press (Oxford handbooks).
- Comte-Sponville, A. (2013), *Dictionnaire philosophique*, Paris, PUF, (Quadrige, [Dicos poche]).
- Gibson, J. J. (2015), *The Ecological Approach to Visual Perception*, New York, N.Y., Psychology Press.
- Goldstein, K. (2000), *The organism: a holistic approach to biology derived from pathological data in man*, New York London, Zone.
- Lear, J. (2008), *Radical hope: ethics in the face of cultural devastation*, Cambridge, Mass.; London, Harvard University Press.
- Maturana, H. R. et F. J. Varela (1980), *Autopoiesis and cognition: the realization of the living*, Dordrecht, Holland ; Boston, D. Reidel Pub. Co (Boston studies in the philosophy of science).
- Moore, C. et P. J. Dunham (dir.) (1995), *Joint attention: its origins and role in development*, Hillsdale, N.J, Lawrence Erlbaum Associates.
- Ramstead, M. J. et al. (2016), "Cultural affordances: scaffolding local worlds through shared intentionality and regimes of attention", *Frontiers in psychology*, vol. 7, p. 1090.
- Richerson, P. J. et R. Boyd (2005), *Not by genes alone: how culture transformed human evolution*, Chicago, University of Chicago Press.
- Tomasello, M. (1999), *The cultural origins of human cognition*, Cambridge, Mass, Harvard University Press.
- Tomasello, M. et M. Carpenter (2007), « Shared intentionality », *Developmental Science*, vol. 10, n° 1, p. 121-125.
- Varela, F. J. et al. (2000), *The embodied mind: cognitive science and human experience*, Cambridge, Mass., MIT Press.

En quoi devrait consister une « philosophie des catastrophes » ?
La vie et le monde du sujet humain face à l'événement catastrophique

- « Niche écologique », *Wikipedia.org*,
https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Niche_%C3%A9cologique&oldid=163980636 consulté le 29/10/2019.
- « Adaptation », *Wikipedia.org*,
<https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Adaptation&oldid=157876614> consulté le 26/03/2019.
- « Construction de niche », *Wikipedia.org*,
[https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Construction de niche&oldid=141720891](https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Construction_de_niche&oldid=141720891) consulté le 21/10/2017.